Geoffrey Dyson dit tout de Shakespeare

SCÈNES Mêlant récit de vie et extraits de ses pièces, «Etre Shakespeare» offre une soirée en compagnie du génie élisabéthain. Une entreprise généreuse du Pulloff Théâtres à Lausanne, qui fait voyager

MARIE-PIERRE GENECAND

Vous voulez tout savoir sur William Shakespeare, de sa naissance à Stratford-upon-Avon, en avril 1564, à sa mort, en avril (aussi!) 1616? Connaître son enfance auprès d'un père gantier qui réussissait dans les affaires et d'une mère assombrie par la perte de deux bébés emportés par la peste avant lui? Suivre à la lettre ses études latines à la *grammar school* et son arrivée à Londres à 28 ans où il comprend vite que le théâtre est une entreprise en pleine croissance? Ou vous préférez entendre les plus beaux extraits de ses 40 pièces de théâtre, de ses deux longs poèmes et de ses 154 sonnets?

Vous n'avez pas à choisir: au Pulloff, ces jours, vous pouvez avoir tout ça à la fois. Dans *Etre Shakespeare*, le fin connaisseur Jonathan Bate retrace la vie du génial dramaturge en illustrant chaque étape de son existence d'extraits issus de son œuvre. Un travail de passionné auquel le comédien Geoffrey Dyson rend hommage en traduisant et interprétant cette partition virtuose créée en anglais en 2011 par Simon Callow. A Lausanne, on ne comprend pas tous les mots, car le verbe de Shakespeare est diabolique, mais on admire la générosité de la démarche et on savoure cette soirée en si bonne compagnie.

Le monde est une scène

«Le monde entier est une scène où tous, hommes et femmes, ne sont que des acteurs. Ils ont leurs entrées et leurs sorties, et durant sa vie un seul homme joue plusieurs rôles.» Cette réplique de *Comme il vous plaira* sert de canevas à ce monologue qui, c'est son mantra, entremêle sans cesse réalité et fiction.

Clairement, l'anglophone Geoffrey Dyson est plus à l'aise dans le récit des aventures de Will que dans la déclamation de longues tirades – comme l'ode de Marc Antoine à l'empereur, tirée de *Jules César*, tragédie de Shakespeare qui, dit Jonathan Bate, parle «la langue de la poli-

tique et du pouvoir». Ou les harangues bellicistes qui fleurissent dans toutes les pièces historiques, tant la guerre est une constante de ce siècle en feu, et donnent du fil à retordre au comédien.

Ah, Anne!

Lequel retrouve plus de jouerie en interprétant le provocateur Falstaff, qui se moque bien de l'honneur, ou la voluptueuse Anne Hathaway, épouse de William de huit ans son aînée et qui, dit Bate, aurait appris au jeune homme épousé à 18 ans «tout ce qu'il devait apprendre».

Pour être tout à fait éloquent, l'auteur associe à cet épisode ces vers de *Vénus et Adonis* que Geoffrey Dyson sert d'une voix suave: «Elle voudrait, il ne veut pas, dans ses bras, être liée. Et quand, de là, il s'efforce de s'en aller, elle verrouille ses doigts de lys, l'un après l'autre. Caresse, dit-elle, depuis que je t'ai enfermé là dans le circuit de ce seau d'ivoire, Je serai le parc et tu seras mon cerf.» Ou comment Shakespeare excellait dans les délices d'alcôve aussi bien que dans les débats de cour.

Le juge et le voleur

Plus tard, au cinquième âge de la vie, on apprend que l'auteur élisabéthain cumulait les procès, principalement liés à la propriété. «Le droit de la propriété était complexe et contradictoire, explique Bate, et on pouvait passer des années entières de sa vie à essayer de régler des affaires sans succès.» Ce qui fit dire à Shakespeare via Dick, le boucher dans *Henry VI*: «Tuons tous les hommes de loi.»

Une autre loi, la folie, est aussi au rendez-vous du dramaturge soucieux d'écrire à l'image du monde, la fameuse *Imago mundi* qui rend cet auteur si universel. Avec *Le Roi Lear* qu'il convoque au déclin de sa vie, Shakespeare se pose la question de la versatilité du destin: «Regarde là-bas comme ce juge invective cet innocent voleur? Change-les de place, fais un tour de passe-passe. Qui est le juge et qui est le voleur?» Une question qui n'a rien perdu de sa fraîcheur. ■

Etre Shakespeare, Pulloff Théâtres, Lausanne, jusqu'au 27 juin.